

## CONTRASTE

*L'enfant chantait ; la mère au lit, exténuée,  
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant :  
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée :  
Et j'écoutais ce rôle, et j'entendais ce chant.*

*L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,  
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit :  
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être  
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.*

*La mère alla dormir sous les dalles du cloître :  
Et le petit enfant se remit à chanter...  
La douleur est un fruit : Dieu ne l'a pas fait croître  
Sur la branche trop faible encor pour la porter.*

VICTOR HUGO.

## A BATONS ROMPUS

Il y a beaucoup de personnes qui, le 17 mars, ont tiré la bonaventure sur le résultat de cette mémorable journée, je dis mémorable journée, parce qu'en effet, trois sentiments bien différents animaient, excitaient avaient empoigné, étreignaient tout le public. Ces trois sentiments étaient la religion, la patrie, la lutte.

En effet, c'était le jour de la Saint-Patrice, le jour de l'élection de Bonaventure et le jour de la lutte stupidement brutale et animale entre Fitzsimmons et Corbett.

Eh ! bien, l'avouerai-je à la honte de la race humaine ? c'est l'assommage sauvage du coup de poing qui dominait dans tous les esprits, tant il est vrai que de tout temps, il faut au peuple, ce grand enfant, du pain et des jeux. De tout le reste, foin ! Et il en devient tellement bête, qu'il en mangerait, du foin.

Ah ! c'est une drôle de carcasse que cette nature humaine faite à l'image de Dieu ! Plus on la considère, plus on l'étudie, et plus on la croirait faite à l'image du diable.

En effet, malgré la beauté de la cérémonie religieuse, beaucoup d'Irlandais sortaient de l'église, et d'autres désertaient les rangs de la procession, prétextant, disaient-ils, que saint Patrice lui-même s'était rendu à Carson pour favoriser Fitz, l'époux non divorcé. Quant aux électeurs, ceux-là s'occupaient autant de l'élection de Bonaventure que de leur première chemise, et ils acclamaient devant les journaux, non le résultat libéral, mais le résultat brutal de la journée.

—Hourrah ! pour Fitz, s'écriaient même ceux qui avaient parié contre lui.

—Enfoncé, le Califormien, disaient les autres !

Et comme il faut que le ridicule se mette partout, car c'est surtout le ridicule qui tue, j'en ai entendu faire cet horrible jeu de mot :

—Oui, il peut dire maintenant que s'il avait le corps beau avant la lutte, il a maintenant le corps bête !...

\* \*

De cette lutte doit découler une leçon.

C'est que le succès, la gloire, sont ici-bas choses éphémères, hochets que brise souvent le plus petit souffle.

Enivré par l'orgueil, tel a brillé au premier rang qui s'éclipse au second et chacun peut avoir son Waterloo.

Ainsi, dans sa morgue insolente, Corbett a dû l'éprouver, lui qui, ayant refusé la poignée de main cordiale d'un adversaire, a été frappé en plein cœur par cette même main, et est tombé à genoux comme pour lui demander pardon de son insulte. Veillons donc et luttons, car cela revient à dire qu'il ne faut jamais s'endormir dans les délices de Capoue, et moins encore sur nos victorieux... lauriers !

\* \*

Nos joyeux escoliers font parler d'eux de l'autre côté de l'océan, et aussi à Montréal. Bravo ! vaillante jeunesse dorée, gloire de la patrie, espoir de nos foyers, orgueilleux descendants de la sève gauloise !

En France, leur enthousiasme est monté sur une crête si élevée, que leurs sympathies pour la Grèce

pourrait bien rallumer le feu grégeois des temps du grand Homère.

Non moins ardents, ceux de Montréal mettent le feu aux Nouvelles, journal qui les avait insultés.

Comme le feu purifie tout, il est à souhaiter que cet autodafé purifie la plume de l'homme élastique, du magister, du moniteur qui s'intitule professeur, tout comme certains individus se croient cuisiniers parce qu'ils portent un tablier qu'ils salissent de leurs doigts graisseux, voulant faire croire par là qu'ils font de bonne sauce. Or, ce sont tout simplement des gâte-sauce.

N'empêchons donc pas les joyeux escoliers de s'exbaudir, comme dit Rabelais, car "la jeunesse leur fait du bruit," dit Mme de Sévigné ; et, si nous avions voix au chapitre, nous dirions aux étudiants :

—Laissez donc plume qui rouille et tout ça... de côté.

\* \*

Il est une manie malsaine qui prend, depuis quelque temps, des proportions ridicules. C'est celle du pseudonyme, ou plutôt du nom de plume. Ceux qui l'emploient font, à notre avis, preuve de légèreté. On dirait que ces gens-là veulent se cacher sous le voile de la modestie, et cela, pour donner des horions au bon public ; or, le plus souvent, ce sont eux qui les reçoivent, les horions.

En effet, je sache peu de plumitifs, de plumassiers ou d'écrivassiers qui se cachent sous le pseudonyme, auxquels ils ne soit arrivés des choses désagréables. Tantôt c'est un frondeur qui badre la justice et qui a maille à partir avec elle ; parfois c'est un chroniqueur qui en a avec les conducteurs des chars électriques, etc. Aussi, pour ces derniers, il paraît que l'administration des chars, dans sa bonté paternelle, va donner des gants blancs à ses employés afin qu'ils ne salissent pas le corsage des dames qu'ils aideront à descendre ou à monter.

N'est-il pas, en effet, ridicule de voir cette manie du faux nom de plume, par ceux-là même qui trouvent ridicule que M. Courtemanche se fasse appeler M. Shortsleaves ?... Mais la découverte la plus abracadabrante que j'ai faite, c'est celle d'un chroniqueur français qui demande à ses lecteurs de traduire son nom patois en français.

Je vous préviens donc, lecteurs, que si la contagion de cette maladie me gagne, — chose qui n'arrivera certainement pas, car je suis immunisé — je signerai : *Ozer There*.

\* \*

Je ne puis jamais assister au baptême d'un enfant ou à celui d'une cloche sans fredonner l'air de la *Dame blanche* :

"Sonnez ! sonnez ! sonnez ! cors et musettes  
Car un baptême, est une fête,  
Pour des parents, pour des amis, etc."

C'est ce que j'ai fait l'autre jour, à l'église Saint-Louis, lors de la bénédiction de la cloche qui doit animer l'un des temples du Nord Ouest. Cette cérémonie m'a rappelé bien des souvenirs. Ainsi dans mes pérégrinations, quand j'étais quelquefois égaré et rêveur, dans les landes de Gascogne ou de Bretagne, le son lointain d'une cloche m'égayait le cœur. Deux fois seulement, dans deux circonstances semblables, j'y ai eu de la tristesse, presque de la peur. C'est d'abord en Egypte, dans l'aridité solitaire du désert où je m'étais égaré ; ensuite, c'était dans les immenses plaines du Nord Ouest, il y a dix-sept ans à cette époque.

Egaré, perdu, j'avais peur, tant je me sentais loin de Dieu et des hommes !

Donc, ô vous qui le pouvez ! suivez ce noble exemple. Dotez les clochers muets, car cette voix d'airain, voix d'espérance, est un téléphone qui relie l'âme à Dieu !

\* \*

A propos du tremblement de terre, qui en a fait trembler beaucoup, j'ai entendu les deux réflexions fort justes que voici :

—Dis donc, à quoi que ça sert leurs rayons catholiques, puisqu'ils ne peuvent pas voir ce qu'il y a dedans ? Et il frappait la terre du pied.

—Ça sert pas à grand'chose. Mais ce que je sais c'est que ce tremblement va rudement embêter les curés.

—Pourquoi ça ?

—Dame ! Ils seront plus heureux que nous, car ils vont avoir de la... la belle ouvrage !

*Justin P. Labay*

## LA CLOCHE DE WELLESLEY

DON DE MELLE TARTE

Dimanche, 21 mars, avait lieu à Saint-Louis de France, une cérémonie bien touchante et qui émeut même incrédule : la bénédiction d'une cloche.

La voix de la cloche !... Oh ! il faut avoir été perdu dans des pays inhospitaliers, inconnus, quant la nuit arrivait ; quand les bruits de la terre s'apaisaient l'un après l'autre, quand là-bas, au bout de l'horizon, s'amoncelaient les noirs nuages, recéant dans leurs flancs la tempête et les foudres !... Et voici que, dans ce calme lourd, rempli de mystérieuse anxiétés, dans cette sorte d'effroi auquel n'échappe nul homme, fut-il courageux au-delà de toute expression, voici que bien loin, affaibli comme le soupir d'un cœur aimant, doux comme le gémissement d'un esprit, résonne une céleste musique...



Photographie Laprés &amp; Lavergne

Car, dans cet immense abandon, dans cette terrifiante solitude, dans ce silence peuplé d'étrangetés, le son d'une voix, d'un cor, d'une mandoline, d'une cloche, a des modulations et des balancements d'harmonie qui vous portent à rêver ou à pleurer !...

C'est, dans ces moments où l'on se croit perdu, la voix de l'Ange de la Charité que le son d'une cloche !

La cloche de Wellesley est un don d'une Ange de la Charité, et sa voix sera, plus que tout autre, la voix de l'Ange de la Charité !

Mlle Tarte a donné cette jolie cloche ; son bien aimé père a obtenu de Mgr Emard que S.G. en fit le baptême, et l'orateur estimé et connu de tout Montréal, M. l'abbé Bourassa, fit le sermon de circonstance.

Va, jolie cloche ! porter au loin le nom de celle qui te donna ! Va, dans ces pays peu peuplés encore, dire à tous ceux qui t'entendront ce que c'est qu'aimer !

Et le soir, si quelque voyageur attardé se perd dans les solitudes de l'Alberta, épandant tes ondes sonores sur la plaine, afin que l'espoir lui soit rendu par la charité !

*Jimmie Picard*